

Considérations autour de deux oeuvres de Raymond Martin

François Chalifour

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chalifour, F. (2006). Considérations autour de deux oeuvres de Raymond Martin. *Liaison*, (132), 30–31.

Considérations autour de deux œuvres de Raymond Martin

FRANÇOIS CHALIFOUR

Éden et peinture naïve

L'ART NAÏF DÉSIGNE une peinture qui représente la réalité avec un naturel ingénu¹. Il fait le plus souvent référence à des peintres autodidactes, « peintres du dimanche » qui pratiquent un tout autre métier en semaine². Une des grandes figures de l'art naïf reste sans conteste Henri Rousseau, dit « le Douanier ». Ses images, d'un réalisme descriptif méticuleux, traduisent souvent des scènes luxuriantes qui rappellent, dans une certaine mesure, un paradis terrestre. On pourrait citer, à titre d'exemples, *La charmeuse de serpent* de 1907 ou encore *Le rêve* de 1910. Dans les deux cas, un nu féminin aux formes voluptueuses est encadré par une nature foisonnante et évocatrice.

Les peintres populaires ont souvent tendance, eux aussi, à traduire un univers idyllique où le passé, même parfois récent, semble baigner dans un bonheur tranquille, comme une allégorie intuitive de l'Éden. Le peintre québécois Alfred Deschênes, dans des œuvres comme *Le pays des Fées* ou *Les trois âges de la vie*, toutes deux de 1938, par un style aussi proche du Douanier que de Puvis de Chavannes, construit des jardins où soleil et farniente se conjuguent allègrement. Des personnages nus et insoucians se prélassent aux abords d'étangs ou de rivières à la végétation exubérante, suggérant un été sans fin.

Quand les sujets se font plus quotidiens, les artistes semblent tout de même refléter un monde idéalisé. Les travaux des champs semblent faciles, la basse-cour apparaît comme un terrain de jeu et la promenade en traîneau dans le paysage hivernal n'est que pur plaisir. C'est du moins ce que pourraient laisser croire les œuvres de Robert Cauchon *La promenade en hiver*, *La basse-cour* et *La moisson*.

Naïveté, avant-garde et nostalgie

En cautionnant l'art naïf, les surréalistes y ont vu la « transposition des pulsions profondes que recherche leur esthétique ». Cependant, d'autres chemins pour y parvenir seront envisagés par des artistes comme Jean Dubuffet. La longue série des *Texturologies* explore les possibilités des frottages, des grattages et autres techniques anarchiques pour accéder aux profondeurs de l'âme humaine. Le résultat est sombre, sinon lugubre, et touche à la noirceur du genre humain. Le dessin des figures peut dans une certaine mesure prendre un caractère naïf ou enfantin, il reste toujours, toutefois, conjectural et critique. Ces deux dimensions sont le plus souvent exclues de la peinture populaire.

Le travail de Raymond Martin pourrait se situer à mi-chemin de ces deux attitudes. L'huile sur toile *Dans le jardin*, datée de 2004, est emblématique de sa production. Un homme nu dans un bouquet de verdure jette un regard scrutateur devant lui. Une main sur la hanche, un rameau dans l'autre, il affiche un air interrogateur. Six volatiles jaune et noir — des chardonnerets? — sont posés ici et là sur des

branches d'arbres. Des fleurs blanches et roses s'épanouissent aux pieds du personnage. Toutes les formes du dessin, qui sont définies de façon méticuleuse, sont cernées d'un trait rouge orangé, à la manière des enluminures du Moyen-Âge. Mise à part la peau cuivrée de l'homme qui évoque la terre dont il est tiré et la floraison du bas de la composition, l'espace chromatique du tableau se décline essentiellement dans des tons de vert. Le traitement général s'inscrit tout à fait dans le courant naïf, détectable, par exemple, dans les aplats de couleur et les attitudes des oiseaux.

Si l'homme du tableau s'interroge sur son destin, la réponse serait de quitter le jardin afin de rompre avec le confort douillet du domaine paternel. Explorer le vaste champ de son propre espace d'autonomie, oser la liberté pour ce qu'elle a d'inventif et de créatif.

Boudha et Glooscap témoins des Acadiens chassés du paradis, un autre tableau de Martin, évoque aussi par son titre l'Éden. Ici, deux figures mâles dressées à l'embouchure d'un fjord jettent un regard tutélaire sur une flottille d'embarcations qui quittent les berges d'une terre bénie. Au loin, des nuages noirs lourds d'une tempête prochaine assombrissent l'horizon. Sur la mer, derrière les parois rocheuses, se pointe une frégate toutes voiles dehors.

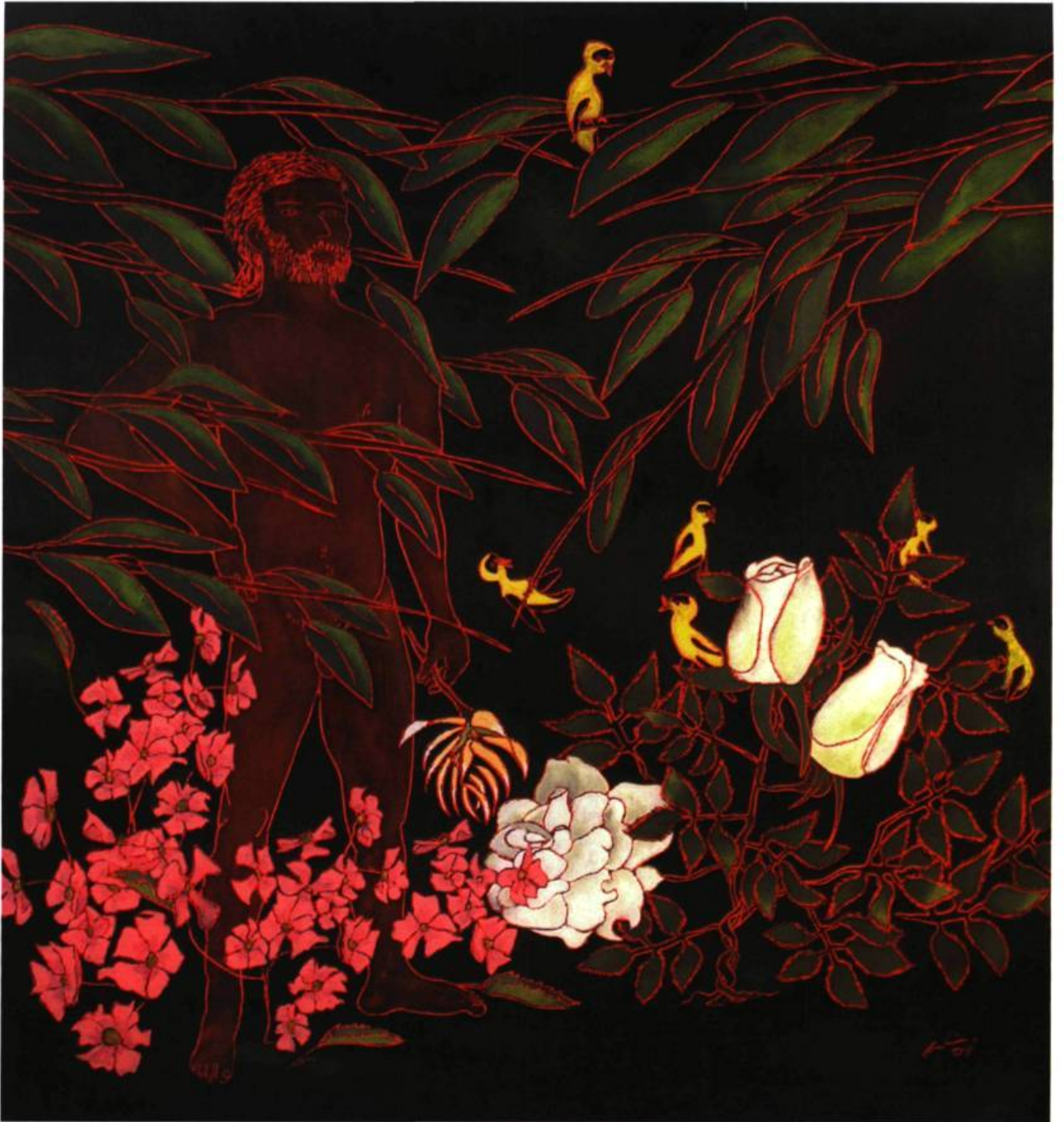
La composition en X produit un mouvement ascensionnel qui « pousse » les petites barques vers le haut de la toile, non sans d'abord provoquer un effet d'engorgement au centre. Cette idée, liée à celle de l'eau, constitue une belle métaphore de l'accouchement. La double figure du Père, aux abords du goulot vaginal, martèle le concept du surmoi envahisseur. De l'autre côté des falaises, l'Acadien devra se prendre en main et forger sa propre vie ou à jamais déplorer sa béatitude perdue.

Le danger pour l'artiste d'adopter une approche picturale naïve et convenue tiendrait dans le risque d'une imagerie normative au détriment d'un imaginaire spéculatif. À cet égard, la nostalgie apparaîtrait stérile et assurément anti-héroïque. Le réconfort ne mène-t-il pas à l'indifférence, pour paraphraser Denys Arcand? Cela dit, comme nous le rappelait Mies van der Rohe, nous avons tous droit à des vacances. Alors, pourquoi pas en Éden? ■

François Chalifour possède une maîtrise en arts plastiques et un doctorat en sémiologie. Il enseigne les arts à l'UQAM, à l'UQO et au Cégep de l'Outaouais, en plus de mener une pratique artistique multidisciplinaire. Il est auteur pour la revue NUMÉRO ainsi que pour des publications de centres d'artistes, conférencier et commissaire d'exposition.

¹ Jean-Pierre Néraudeau, *Dictionnaire de l'histoire de l'art*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 339.

² Germain Bazin, *Dictionnaire des styles*, Paris, Éditions Aimery Somogy, 1987, p. 241.



Dans le jardin (2004)
59 po x 55 po, huile sur toile